

Alan H. Sommerstein (Ed.), *Aristophanes. Wealth.*

Simon Byl

Citer ce document / Cite this document :

Byl Simon. Alan H. Sommerstein (Ed.), *Aristophanes. Wealth.*. In: L'antiquité classique, Tome 71, 2002. pp. 283-287;

https://www.persee.fr/doc/antiq_0770-2817_2002_num_71_1_2500_t1_0283_0000_3

Fichier pdf généré le 07/04/2018

Ravennas 429 du x^e siècle (olim 137 4A) ; mais, lorsqu'il choisit une variante (v. 16 τῶι Γ : τε R ; v. 31 γ'ἄρ' Γ : γὰρ R...), il ne le signale pas. Il mentionne à peine 4 variantes ou corrections modernes pour les cent premiers vers qui ne sont éclairés que par 13 notes infrapaginales qui ne dépassent pas deux lignes. La traduction est très bonne même si elle est parfois trop libre. Je me contente d'un exemple. Au vers 68 est cité Ἀνάγυρος, dème qui tire son nom d'une plante malodorante. J. Henderson rend ce mot par Stinkton, traduction que j'admettrais pour une représentation publique mais non dans une traduction savante qui se doit d'être fidèle à l'auteur. En bref, voilà un livre d'un excellent connaisseur d'Aristophane mais dont l'érudition a été limitée par les impératifs de la Collection. Simon BYL

Carlo PRATO & Dario DEL CORNO, *Aristofane. Le donne alle Tesmoforie*. A cura di C.P. Traduzione di D.D.C. Milan, Mondadori - Fondazione Lorenzo Valla, 2001. 1 vol. 13 x 20,5 cm, LXXXV-372 p. (SCRITTORI GRECI E LATINI). Prix : 24,79 €. ISBN 88-04-46808-4.

Le résultat de la collaboration des deux auteurs, philologues classiques chevronnés, est une édition remarquable des *Thesmophories*. Une longue introduction (p. XI-LXXXV) précède le texte accompagné de la traduction. Elle offre une belle synthèse des connaissances actuelles. C. Prato y expose d'abord tous les éléments qui favorisent l'année 411 comme date de la représentation et, reprenant une ancienne thèse, il préfère les Lénéennes aux Dionysies. Deux passages accusent, selon lui, le climat d'anxiété qui régnait à Athènes à ce moment (v. 331 ss. et 372 ss.). Il décrit ensuite en détail le déroulement et l'importance de la fête des Thesmophories. Ceux qui s'intéressent à l'histoire du texte liront avec plaisir les pages consacrées à la tradition. L'auteur y énumère toutes les éditions jusqu'à la contre-réforme après quoi Aristophane a été banni des écoles à cause de son immoralité. La bibliographie quasi complète couvre plus de quarante pages. Notons également que l'éditeur a ajouté une longue liste des passages où il est en désaccord avec l'édition de Coulon. Le texte de C. Prato constitue sans aucun doute un progrès considérable et l'apparat très détaillé et précis mérite toute confiance. On attend maintenant avec curiosité l'édition préparée par Kassel-Austin qui paraîtra dans *PCG* III, 1. Les mérites de D. Del Corno comme traducteur sont trop connus et se passent de commentaire : il est responsable de la traduction des onze comédies de la série. Le commentaire, suivi d'une analyse métrique détaillée, occupe plus de deux cents pages et témoigne d'une connaissance parfaite de toute l'œuvre d'Aristophane et de la littérature secondaire. Il abonde en références utiles et en parallèles ; les notices sont précises et claires (v. par exemple v. 88 τρίτη-μέση, 101-129 l'hymne d'Agathon, 421-3 sur les clefs laconiennes, 566 sur Hyperbolos, etc.). Deux index terminent l'ouvrage édité avec un soin exemplaire par Mondadori. Herman VAN LOOY

Alan H. SOMMERSTEIN (Ed.), *Aristophanes. Wealth*. Edited with Translation and Commentary by A.H.S. Warminster, Aris & Phillips, 2001. 1 vol. 15 x 21,5 cm, XIV-

321 p. (CLASSICAL TEXTS. THE COMEDIES OF ARISTOPHANES, 11). Prix : 35 £ (relié) ; 17.50 £ (broché). ISBN 0-85668-738-3 ; -739-1.

Par un inlassable travail qui s'est échelonné sur une vingtaine d'années, Alan H. Sommerstein est parvenu à éditer, traduire et commenter le théâtre complet d'Aristophane : cela constitue une réelle gageure. Dans son *Aristophane* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1997, Pascal Thiery écrivait (p. 1320) : « ... il n'existe pas encore d'édition commentée moderne de cette pièce (= *Ploutos*) ». Sommerstein vient de combler ce vide et il l'a fait dans un ouvrage qui me paraît de loin le meilleur de la série qui compte désormais onze volumes (l'auteur annonce en préparation un volume d'index, à paraître en 2002). Le plan du présent ouvrage est identique à celui adopté pour les dix autres comédies. Dans l'*Introduction*, le philologue anglais étudie d'abord la situation militaire et sociale de l'époque durant laquelle le poète composa le *Ploutos* qu'il représenta en 388 et qui est la dernière pièce conservée : la guerre de Corinthe entre Sparte et Athènes faisait rage depuis près de sept ans et elle avait entraîné une très grande pauvreté. Aristophane fera de la pauvreté une allégorie, Pénia, en lutte contre Ploutos, le dieu de la richesse. Sommerstein trace ensuite l'histoire du dieu Ploutos, dans la mythologie et la littérature, évoque la promotion d'Asclépios qui, de héros, est devenu dieu au v^e siècle (la pièce contient une scène très développée (v. 659-747) d'incubation dans un sanctuaire du dieu de la médecine), analyse les points communs et les divergences entre la dernière pièce et l'*Assemblée des femmes* représentée en 391 (ces deux pièces marquent une rupture par rapport à la Comédie ancienne : ainsi dans *Ploutos*, le chœur est réduit à 46 vers) ; il évoque le problème des deux *Ploutos* (en effet, le poète avait représenté un premier *Ploutos* en 408) et, contrairement à MacDowell, il conclut que le *Ploutos* de 388 est non une reprise mais une pièce toute nouvelle. L'*Introduction* est suivie d'une bibliographie sélective. Le texte grec en face duquel se trouve la traduction anglaise ne diffère guère de celui établi par V. Coulon (dans l'édition des Belles Lettres). Mais Sommerstein a tenu compte des travaux récents de papyrologie. L'apparat critique, rédigé partiellement en anglais, est réduit à sa plus simple expression (comme l'avait déjà noté dans l'*AC*, 53, 1984, H. Van Looy dans sa recension du vol. 1). Des variantes importantes ont été omises ; ainsi au v. 387, δεξιῶς V : δικαίως R ; au v. 428, ἐνέκραγες Φ : ἀνέκραγες R ... La traduction me paraît bonne ; elle tente de rendre le mieux possible le ton et le style de la langue d'Aristophane. Mais c'est surtout au commentaire que je m'arrêterai, puisque c'est la partie la plus originale de l'ouvrage. Le commentaire du *Ploutos* (de la p. 135 à la p. 217) est riche, intéressant, faisant parfois preuve d'une érudition excessive. Comme il m'est impossible dans le cadre d'un compte rendu d'être exhaustif, je me contenterai de proposer quelques réflexions qui concernent la scène de la γράῦς, de cette vieille femme qui se plaint d'être abandonnée par son jeune amant, depuis que Ploutos a recouvré la vue. Cette scène (v. 959-1096) est commentée par Sommerstein, de la p. 199 à la p. 208 ; elle est déjà évoquée aux p. 15 et 16.– v. 963. Si le chœur s'adresse à la vieille femme en la traitant de « jeune fille », c'est bien, comme l'a vu van Leeuwen, mais ce que refuse Sommerstein, parce qu'elle ne s'aveugle pas sur l'âge de ses congénères qu'elle salue par ces mots ὦ φίλοι γέροντες (v. 959). (Il est d'ailleurs bien exact que le chœur est

composé de vieillards. Cf. v. 258 : ... ὡς εἰκός ἐστιν ἀσθενεῖς γέροντας ἄνδρας ἦδη) ; c'est aussi parce que la γραῦς veut faire illusion sur son âge, ce qui amènera successivement, après le coryphée, Chrémyle et enfin le jeune homme à se moquer d'elle en la traitant de μειρακίσκη (v. 963) et de μείραξ (v. 1072, 1079). Ajoutons ici que le rire d'exclusion à l'égard de cette pitoyable vieille femme est fondé sur le fait que des rapports sexuels entre une γραῦς et un νεανίας correspond à une situation d'inversion par rapport à ce qui était perçu comme normal ou conforme aux bonnes mœurs du temps (cf. Plutarque, *Vie de Solon*, 20, 8). Le commentaire de Sommerstein n'amène pas suffisamment le lecteur à comprendre que le rire est le but premier d'une comédie (ma remarque vaut pour tout le commentaire). Ici, ce sont les études d'Eugène Dupréel (1928) et d'Henri Bergson (1899) qu'il aurait fallu citer et surtout exploiter et ailleurs l'ouvrage de Sigmund Freud, *Der Witz* (1905), pour éclairer les scènes obscènes. – v. 970. Si Chrémyle demande à la γραῦς si elle était sycophante chez les femmes, c'est d'abord parce qu'elle avait été précédée par un sycophante (v. 850-950) qui était venu se plaindre de ce qu'avant la guérison de Ploutos, ses semblables et lui comptaient parmi les gens qui s'enrichissaient (cf. v. 30-31). Chrémyle veut faire entendre aussi que, loin de se rendre utile à son entourage, tel le sycophante, elle donne plutôt l'impression de lui nuire. Sommerstein insiste seulement sur le fait que « no woman... could bring a prosecution in the Athenian courts ». – v. 972. Ce vers, dans lequel Chrémyle demande à la vieille femme si, sans être désignée par le sort, elle... buvait dans sa section, est éclairé par une très savante note de 17 lignes sur l'organisation judiciaire athénienne. Sur la procédure du tirage au sort des jurés, il faut renvoyer à M. MacDowell, *The Law in Classical Athens*, Londres, 1978, p. 35-40. La raillerie de Chrémyle est à classer dans le thème, si cher à la comédie ancienne, moyenne et nouvelle, de la γραῦς μεθύση. Sur le thème Ὅτι δὲ φίλοινον τὸ τῶν γυναικῶν γένος κοινόν, Athénée, *Banquet des Sophistes*, 10, 440 E a rassemblé un vaste florilège de citations extraites des œuvres de la comédie grecque. – v. 981. C'est la γραῦς qui dit que son jeune amant « était avec (elle) d'une pudeur extraordinaire » : ἐκνομίως μ'ἠσχύνετο. Il aurait été utile sans doute de faire remarquer que Chrémyle, au v. 988, répétait le verbe ἠσχύνετο mais en lui donnant une coloration érotique : « avec toi il gardait la pudeur » et qu'au v. 992, il reprenait ironiquement l'adverbe ἐκνομίως « tu parles d'un homme extraordinairement (ἐκνομιώτατα) épris ». – v. 1005. Il y a ici un problème de variantes et dès lors de commentaire (auquel Sommerstein consacre 16 lignes). En effet, les manuscrits anciens sont divisés : R porte ἄπανθ' ὑπέσθιεν, V ἄπαντα γ' ἦσθιεν tandis que Φ (du XIII^e s.) porte ἄπανθ' ὑπέσθιεν. Athénée (4.170d), représentant de la tradition indirecte, lit ἄπανθ' ἐπήσθιεν, (leçon retenue par Victor Coulon). Le verbe ὑπεσθίω, d'après le L.S.J., n'est attesté que dans une scholie de l'*Illiade*, 21, 271 ; c'est néanmoins la leçon retenue par Sommerstein qui, dans une longue note, explique que ὑπεσθίειν désigne le cunnilingue. Nous n'en croyons rien car il faut constater dans toute cette scène l'emploi métaphorique de ἐσθίω (v. 1017) et de ses composés (ἐπ/ὑπεσθίω, v. 1005 ; κατεσθίω, v. 1024). Dépenser son avoir ou celui d'autrui, c'est le manger. Sur cette image, cf. J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1965², § 439 et l'article de F. Carapanos et d'A. Potamianou, *Langage et désir* in *Psychanalyse et culture grecque*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 67 sqq.

– v. 1015-1016. Il est vraisemblable qu'Aristophane joue ici sur le rapprochement de ζηλότυπος (v. 1016) avec ἐτυπτόμην (v. 1015). – v. 1042. Lorsque paraît le jeune homme, il salue sa maîtresse par un solennel Ἀσπάζομαι. Sommerstein est d'avis qu'il salue ainsi Chrémyle et non la γραῦς ; il ajoute, croyant se fonder sur le v. 324, qu'ἀσπάζομαι est une manière amicale, populaire de salut. En réalité, comme je viens de l'écrire, ἀσπάζομαι est beaucoup plus solennel que χαίρειν, comme l'attestent les v. 322-325 : « Vous dire “bonjour” (χαίρειν), ô gens de mon dème, est vieillot à présent et usé. Mais je vous “salue” (ἀσπάζομαι) pour être venus empressés, les jarrets tendus et sans mollesse. » Sur l'emploi d'ἀσπάζομαι, cf. Victor Ehrenberg, *The People of Aristophanes*, Oxford, 1951², p. 290 et la n. 3. C'est parce qu'elle est tellement surprise par la solennité du ton de son amant que la γραῦς pose immédiatement la question τί φησιν ; – v. 1069-1070. La vieille femme, s'imaginant que Chrémyle lui caressait les seins, s'exclame Μὰ τὴν Ἀφροδίτην, οὐκ ἐμοῦ γ' ... invoquant ainsi la déesse de l'amour. Il me semble que Sommerstein n'a pas traduit correctement ce vers qu'il rend de cette façon (p. 123) : « He is not, by Aphrodite... » omettant de traduire οὐκ ἐμοῦ γ'. Chrémyle, complètement indifférent aux charmes fanés de la γραῦς, s'insurge contre cette accusation : Μὰ τὴν Ἑκάτην, οὐ δῆτα μαινοίμην γὰρ ἄν. L'invocation à Hécate fait contraste avec l'invocation à Aphrodite mais elle est peut-être liée aussi à la fin du vers puisqu'Hécate passait pour déclencher des accès de folie (cf. Hippocrate, *Maladie sacrée*, 4) : il y a une liaison au v. 1070 entre le début Μὰ τὴν Ἑκάτην et la fin μαινοίμην γὰρ ἄν. Ici, pour commenter ce dernier vers, Sommerstein se contente de renvoyer son lecteur à la très courte note du v. 764 relatif à Hécate. – v. 1083 (Sommerstein écrit à tort 1082). Je crois qu'ici il y a lieu de corriger le texte des manuscrits et de suivre la correction proposée par Rutherford et par Willems τε τῶνδε (les manuscrits anciens R et V portent la leçon ἐτῶν γε conservée par Sommerstein qui traduit ainsi : « I'm not having anything to do with a woman who's been shagged to pieces by thirteen thousand... years. » La correction, fondée d'ailleurs sur une scholie de R (λείπει ἀνδρῶν), entraîne la traduction suivante : « Je ne saurais dialoguer [au sens érotique] avec une femme épuisée en débauches par ces treize mille gens. » Les quolibets que lançaient les acteurs aux spectateurs sont extrêmement nombreux chez Aristophane. Voyez par exemple *Les Nuées*, 1096-1101 ; 1201-1203 ; *La Paix*, 821-823 ; 887-888 ; *Les Grenouilles*, 273-276 ; *Le Ploutos*, 97-99... – v. 1095. Ici, il me semble que c'est à tort que Sommerstein corrige la leçon des manuscrits εὐτόνωσ et adopte la correction de Meineke ἐντόνωσ. Les manuscrits portent unanimement le texte :

Ὦς εὐτόνωσ ὦ Ζεῦ Βασιλεῦ, τὸ γράδιον

ὥσπερ λεπὰς τῷ μειρακίῳ προσείχετο

qu'il faut traduire ainsi : « avec quelle force, Zeus roi, la petite vieille s'est accrochée au jeune homme, comme une patelle (s'accroche à un rocher) ». Un passage d'Aristote (*Histoire des animaux*, IV, 4, 530a 18-19) éclaire l'image d'Aristophane : οἱ δὲ νηρεῖται προσέχονται καθάπερ αἱ λεπάδες. La petite vieille réapparaîtra tout à la fin de la comédie (v. 1197-1207). Aristophane ne manquera pas alors de placer un dernier jeu de mots fondé sur le double sens de γραῦς, « vieille femme », mais aussi par analogie, peau ridée, pellicule qui se forme sur les liquides bouillis. Sur ce sens, cf. Aristote, *Génération des animaux*, II, 6, 743b 5-7. Les *addenda* et *corrigenda* (de

la p. 219 à la p. 321) sont aussi nombreux qu'utiles. Je me contenterai de proposer quelques remarques relatives aux *addenda* des *Nuées*. À la p. 258 (v. 137), je pense que, contrairement à l'interprétation de M.F. Burnyeat suivie par Alan H. Sommerstein, il faut adopter la démonstration de Bruno Vancamp, *L'historicité de la maïeutique socratique : réflexions critiques*, *AC*, 61, 1992, p. 111-118. À la même page (v. 323), Sommerstein estime que Socrate recommande à Strepsiade de regarder vers le Parnès « because of all Attic mountains it is over Parnes that clouds most often gather ». L'explication est ingénieuse mais il y en a une autre. La mention du Parnès n'est évidemment pas accidentelle : elle s'explique sans doute si l'on sait qu'il s'y trouvait un autel à Zeus Ombrios ; or les Nuées, au v. 298, s'appellent elles-mêmes Παρθένοι ὀμβροφόροι (cf. Pausanias, I, 32, 2). À la p. 259 (v. 463-465), Sommerstein aurait eu intérêt à fournir à son lecteur des éléments bibliographiques sur le bonheur promis à l'initié d'Éleusis. Parmi l'abondante bibliographie sur le sujet, citons l'étude de Pierre Lévêque, *Olbios et la félicité des initiés* (in *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1982, p. 113-126). À la p. 263 (v. 1484-1485), Sommerstein rapproche l'incendie du *Phrontistèrion* socratique, à la fin de la comédie, de l'incendie de Troie. Si l'on admet que l'initiation aux mystères d'Éleusis constitue la toile de fond de la comédie de 423 et que derrière le *Phrontistèrion* se cache le *Télestèrion* (ce qu'admet aussi A.M. Bowie), on comprendra que l'incendie du Pensoir rappelle l'incendie par les Perses du sanctuaire d'Éleusis que relate Hérodote au chapitre 65 du livre VIII de ses *Histoires*. Il ne m'est pas possible, par manque d'espace, de multiplier mes notes de lecture. Je tiens néanmoins à en ajouter une qui concerne *L'Assemblée des Femmes*. À la p. 320 (v. 1-18), Sommerstein se réfère à une étude très récente : « On the role of lamps in women's life, see E. Parisinou, *G & R* 47 (2000), 19-43, esp. 19-22, 24-28. » Une étude tout aussi récente vient de paraître : celle de Gerrit Cootjans †, *Le pubis, les poils pubiens et l'épilation : sources grecques* (*Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 78, 2000, p. 53-60). L'art grec nous a d'ailleurs conservé l'image d'une femme s'épilant le pubis avec une lampe à huile (coupe d'Euphronios, *Meisterschalen*, XLIX, in Charles Picard, *La vie privée dans la Grèce classique*, Paris, 1930, Pl. XLII, 1). Mes réflexions critiques n'ont comme seul but que de souligner tout l'intérêt du dernier livre de Sommerstein dont la qualité peut être comparée à celle des éditions commentées d'Aristophane parues à Oxford (Clarendon Press). Simon BYL

Jens HOLZHAUSEN, *Paideía oder Paidiá. Aristoteles und Aristophanes zur Wirkung der griechischen Tragödie*. Stuttgart, F. Steiner, 2000. 1 broch. 15 x 23 cm, 64 p. Prix : 24,55 €. ISBN 3-515-07679-4.

J. Holzhausen reprend dans cette brève étude le problème tant débattu de la *katharsis* aristotélicienne. Il ne se limite pas au passage bien connu de la *Poétique* (1449b et 1453b), souvent mal interprété, mais le compare à la *Politique* où il est question de la musique et de ses effets sur les émotions (1341b38-1342a28). Celle-ci produit chez celui qui l'écoute ou la pratique une sensation d'euphorie (*pathos* et *katharsis*). La *katharsis* comprend *paidiá kai anapausis* et la musique opère donc comme une drogue. L'auteur rejette, peut-être trop catégoriquement, l'interprétation